

L'hommage du cinéaste *Moi, j'me fais mon cinéma* de Gilles Carle

Philippe Gajan

Numéro 96, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1999). Compte rendu de [L'hommage du cinéaste / *Moi, j'me fais mon cinéma* de Gilles Carle]. *24 images*, (96), 53–53.

L'HOMMAGE DU CINÉASTE

PAR PHILIPPE GAJAN

Un constat: pour ceux qui en doutaient encore, le film de la vie de Gilles Carle correspond très exactement à la vie de ses films. Dans *Moi, j'me fais mon cinéma*, le cinéaste raconte son enfance, l'Abitibi bien sûr, son arrivée à Montréal, les femmes qui ont fait un bout de chemin avec lui et il illustre ses propos d'extraits de ses films qui prennent alors le statut de documents d'archives. Cela n'est pas forcément une surprise, puisque dès *La vie heureuse de Léopold Z.* Carle détournait un projet de documentaire sur le déneigement à Montréal, pour entrer de plain-pied en fiction. Mais au même instant, il inventait la fiction selon Carle, celle qui dès lors s'est mise à sonner aussi juste que le documentaire le plus rigoureux. Le cinéaste entreprenait de dessiner une cartographie du petit peuple québécois, et depuis, il complète ce projet. «Des drames sordides, des fantasmes brûlants», dit la chanson dans le film, et la caméra pénètre dans les maisons de la misère et les bordels de l'oubli, s'arrête sur la bourgeoise libertaire comme sur l'effeuilleuse.

La fausse modestie n'est sûrement pas un défaut que l'on pourrait attribuer à Carle. Pourtant, bien loin du monument que s'érigerait un monarque sur le déclin, *Moi, j'me fais mon cinéma* emprunte le mode du «je», du «moi, je» comme l'indique le titre, pour rejaillir encore et toujours sur l'autre, sur les autres. Ses monuments, Gilles Carle les a déjà construits. Mieux, il ne cesse de parachever un monument unique, son œuvre, entièrement constituée de pièces rares, ses films. Alors pourquoi aujourd'hui nous livrer ce qui, d'emblée, s'annonce comme une biographie en images? Parce



CHLOÉ SAINTE-MARIE / ONF

Gilles Carle emprunte le mode du «je» et du «moi, je» pour rejaillir encore et toujours sur l'autre, sur les autres.

que chez Gilles Carle, il ne faut jamais se fier aux apparences, ou que plutôt sous les apparences, les visages sont nus. *Moi, j'me fais mon cinéma* ressemble à un film hommage. Plus, Gilles Carle semble avoir voulu se livrer à un retour d'ascenseur. Ses parents, sa mère surtout, sa famille, les femmes de sa vie, mais aussi le Québec, sont les véritables héros du film, comme si après avoir puisé dans son livre de souvenirs, malléable et iconoclaste à souhait, il voulait le rendre à ses véritables auteurs, ceux et celles qu'il a tendrement observés tout ce temps.

Il y a pourtant un reproche que l'on pourrait faire au film, celui de s'accélérer pour glisser de plus en plus vite jusqu'à nous échapper. Le film est court, non pas en durée mais en longueur, comme si le temps s'accélérait, comme si Carle n'avait plus le temps, comme si, en cours de route, il s'était désintéressé du projet. La période Chloé Sainte-Marie file comme un météore, et alors que le film s'amorçait comme la première partie d'une série à venir, série que l'on feuilletterait comme ce fameux livre de

souvenirs qui soudainement, quelque part, deviendrait aussi le nôtre, la deuxième partie ressemble plus à un résumé qu'à une œuvre élaborée. Dommage, car le triangle Carle-cinéma-société vaut assurément mieux que cela. Gilles Carle possède un regard lucide et original qui ne s'est jamais démenti au fil de son œuvre. À la fois doux anarchiste et cinéaste capteur de l'air du temps, sociologue des exclus, il a continué à faire souffler un vent de liberté sur un cinéma qui cherche ses marques (voir *Pudding chômeur*). Puisant dans sa propre vie, et ce document l'atteste sans l'ombre d'un doute, il fait partie de ces auteurs

pour qui l'art est juste un peu plus vrai que la vie elle-même.

Dès que *Moi, j'me fais mon cinéma* quitte les rivages du conte, dès que Carle ne se veut plus conteur mais biographe, dès qu'il délaisse la transfiguration pour la figuration, le film s'échappe, à l'instar d'un album photo un peu brouillon. Les films de Gilles Carle respirent et c'est là une de leurs grandes qualités puisqu'ils nous permettent de respirer avec eux. La deuxième partie de *Moi, j'me fais mon cinéma* se fait un peu étouffante, presque convenue, un comble pour lui. Qui aime bien châtie bien, dit le proverbe. De toute manière, la perfection n'est pas de ce monde, et le cinéma de Gilles Carle dans son ensemble revendique l'imperfection comme source de vie. ■

MOI, J'ME FAIS MON CINÉMA

Québec 1998. Ré.: Gilles Carle. Sc.: Gilles Carle et Pascale Bilodeau. Ph.: Reynald Bellemare. Mont.: Jean-Yves Houle. 75 minutes. Couleur. Dist.: ONF.